7b
1380
-095

GUE DE L'EXPOSITION
VRE DE
ILLE PISSARRO
S DURAND-RUEL
30 AVRIL 1904

PRÉFACE DE OCTAVE MIRBEAU

PARIS
1904

C. Pissarro

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/cataloguedelexpo00piss

CAMILLE PISSARRO

CAMILLE PISSARRO a été un des plus grands peintres de ce siècle et de tous les siècles. Il laisse une œuvre considérable, variée, puissante, charmante, d'un haut caractère classique. Peintures à l'huile, aquarelles, gouaches, eaux-fortes, lithographies, et des dessins, des dessins, des dessins... Feuilleter ces cartons bourrés de notes, de projets, d'études sommaires ou poussées, suivre, au jour le jour, cette pensée toujours active, toujours en train de création, rien de plus émouvant, et aussi rien de plus instructif. Ces dessins, journal de toute une existence de

grand homme, voilà un monument que le Musée du Louvre, s'il avait conscience de sa mission éducatrice, devrait avoir le désir de posséder. Il y a, là-dedans, du document et de l'exemple pour tout le monde.

Partout, en ces diverses formes d'expression, c'est la vie des champs que Camille Pissarro exprime, sans anecdotes sentimentales ou violentes... Plus qu'aucun autre, il aura été le peintre, vrai, du sol et de notre sol. Ce sont les prairies, les semailles, les moissons, les bords de rivières, les petits villages proches ou lointains, les places grouillantes des marchés, tout ce qui s'entrevoit de distance vibrante et de rêve entre les lignes d'or des peupliers, et l'homme en travail, et la bête au repos, non point l'homme et la bête, encombrant, comme chez François Millet, le paysage et le ciel de leurs dures silhouettes, souvent protestataires, mais l'homme et la bête tels qu'ils vivent dans la nature, résignés en elle, un peu perdus en elle, un peu accablés par son indifférente énormité et restant toujours à leur place, à leur plan, dans l'universelle harmonie. Et sur tout cela qui vit, qui travaille, qui respire... sur le sol brun, vert, rose ou doré, sur la plaine vide ou lourde de récoltes, sur les coteaux en fête du printemps, et la glèbe endormie sous la neige, sur les jardins en fleurs et les vergers en fruits, et sur les villes aussi, qu'il a aimées et dont il a rendu avec un accès de si intense vérité, le tumulte et l'étouffement, sur tout cela, la lumière, la douce, blonde et adorable lumière, la féerie de lumière de ses ciels légers, mouvants, profonds, infinis, respirables!... Telle est cette œuvre, œuvre de joie, d'amour, de vérité et de beauté... une des plus grandes, une des plus saines, une des plus magnifiques qu'il ait été donné à un homme d'entreprendre et de réaliser.

Je l'ai connu et je l'ai vénéré. Il fut un travail-

leur infatigable et pacifique, un chercheur éternel du mieux, un large esprit ouvert à toutes les idées d'affranchissement, un homme d'exquise bonté, et, je puis le dire, en dépit des difficultés qui accompagnèrent sa vie, un homme heureux... Il fut heureux, simplement, parce que, durant les soixante-treize années qu'il vécut, il eut une noble et forte passion : le travail. Avec ce sourire calme, qui s'épanouissait dans sa barbe blanche, il me disait :

« Le travail est un merveilleux régulateur de santé morale et physique. Toutes les tristesses, toutes les amertumes, toutes les douleurs, je les oublie, et même je les ignore, dans la joie de travailler... La souffrance n'a de prise que sur les paresseux... »

Dans les dernières années de son existence, ne pouvant plus peindre dehors, à cause de ses yeux un peu malades, il peignait, assis, devant les vitres de sa fenêtre. Alerte et dispos, il peignait, du matin au soir, à Paris, les rues, les quais, la Seine brumeuse, à Eragny, cette délicieuse vallée de l'Epte, vert et rose, jaune et bleu, qui lui inspira, peut-être, ses plus parfaits chefs-d'œuvre. Quand il croyait avoir épuisé ses motifs, il changeait de fenêtre, voilà tout, mais non de passion. Comme un jeune homme, il partait pour Rouen, Dieppe, le Hâvre, à la recherche d'une nouvelle fenêtre, derrière laquelle il se passât quelque chose, de la fumée, de la brume, du soleil, des bateaux, des ports, du mouvement, de la rumeur, et de la lumière... Et, lorsque la nuit venant, il avait, sans fatigue, terminé sa tâche, il ne pensait plus qu'à celle du lendemain. Cet automne, au Hâvre, je l ai vu pour la dernière fois, dans sa petite chambre de l'Hôtel Continental. Le soir tomba... Alors, il rangea ses toiles, nettoya sa palette, ses brosses, prépara tout, minutieusement, pour la séance du lendemain.

— Je voudrais être à demain, me dit-il. C'est si beau le matin... là bas... sur la rade... Enfin vous êtes là... nous allons causer un peu... Cela me fera patienter...

Et, regardant le ciel avec inquiétude :

— Pourvu que le vent ne change pas !... Ah! ce vent... Il m'en fait voir de drôles, depuis huit jours, cet animal-là... Il ne peut pas tenir en place... Quel agité! »

C'est ainsi qu'il conserva, jusqu'au moment suprême, sa gaîté vivace, son étonnante jeunesse, ses enthousiasmes qui nous émerveillaient, et cette sérénité admirable, patriarcale, qui de son âme si douce et si ardente à la fois, rayonnait sur un des plus absolument beaux visages d'homme, qui aient illustré l'humanité.

C'est un peu de sa vie — de toute cette vie abondante, généreuse et réfléchie — que nous avons réuni en cette exposition... Il manque bien des choses que notre piété eût voulu retrouver parmi cette œuvre énorme et dispersée... Beaucoup de toiles que nous aimons immortellement sont en Amérique; d'autres occupent les cimaises des plus importants musées d'Europe... En ce moment même, l'Allemagne montre, dans une galerie très fréquentée, à Berlin, quelques morceaux préférés que nous n'avons pas su, gaspilleurs de nos propres chefs-d'œuvre, retenir chez nous. Mais, telle qu'elle est, cette Exposition nous semble caractéristique du maître disparu.

Elle comporte des œuvres anciennes et toutes récentes ; aussi, des œuvres prises, autant que cela a été possible, à toutes les dates, à toutes les phases de ce prodigieux labeur. Les séries, dites de Pontoise et d'Eragny, qui se classent aujourd'hui parmi les plus appréciées et qui, déjà, ont l'éternité des chefs-d'œuvre classiques, sont représentées par d'admirables exemplaires ; quatre grandes compositions, d'un sentiment déco-

ratif merveilleux, s'imposent à notre admiration. Notre regret est que nous n'ayons pu rassembler plus encore de ces gouaches incomparables, si à part dans l'œuvre de Pissarro, et uniques vraiment par la fraîcheur, la délicatesse, la fantaisie, le goût de composition, et par la séduction surprenante qui s'en dégage comme un parfum de rêve... En dépit de ses lacunes, cette Exposition fait revivre intensément notre cher Pissarro. Elle dit sa passion fervente, continue, sans défaillance, ses transformations essentielles, ses progressives conquêtes sur la matière, sa haute pensée de généralisation. Non seulement, elle nous est une précieuse joie esthétique, mais aussi un précieux renseignement biographique, le résumé trop bref, hélas!... mais fidèle et très clair de l'histoire intellectuelle d'un des plus purs artistes par qui s'est enrichi et par qui s'honore, l'art de tous les pays et de tous les temps.

Je ne viens pas donner ici un catalogue, ni écrire une biographie, ni aligner des pages de critique. Cela sera fait plus tard, à loisir, pieusement, comme il convient à une œuvre exceptionnelle devenue un des plus précieux trésors de l'art français, car maintenant qu'il est mort, Camille Pissarro ne sera plus contesté par personne, pas même par ceux-là, qui de son vivant, l'ont le plus passionnément attaqué et nié. Je ne veux pas non plus, récriminer contre le destin, car ce grand artiste qui, à l'adversité et à l'injustice opposa toujours un visage pacifique, ne me pardonnerait pas de raviver ces vaines querelles... Je me promène parmi cette Exposition, je regarde ces toiles et je note les réflexions qu'elles me suggèrent aujourd'hui.

Camille Pissarro a été un révolutionnaire par les renouvellements *ouvriers*, dont il a doté la peinture, en même temps qu'il est demeuré un

pur classique, par son goût des hautes généralisations, son amour de la nature, son respect des traditions respectables. La beauté est immuable et éternelle, comme la Matière dont elle est la forme revivante, en nous, et synthétisée, seuls, changent et progressent suivant le temps, les modes de l'exprimer. Pissarro a voulu adapter à la technique de son art, les applications correspondantes de la science. Il a donc introduit dans l'art des éléments novateurs qui ont rendu possibles la conquête pittoresque de certains phénomènes atmosphériques, jusqu'alors inexprimés.

Le paysage — et la figure n'est-elle pas aussi un paysage ? — tel que l'a conçu et rendu Pissarro, c'est-à-dire l'enveloppement des formes dans la lumière, est d'invention toute moderne. Deviné vaguement par Delacroix, davantage senti par Corot, tenté par Turner, il n'est réellement entré dans l'art à l'état de réalisation complète, qu'avec Claude Monet et Camille Pissarro. Quoiqu'on dise et ergote, c'est d'eux que date cette révolution dans l'art de voir, et dans l'art de peindre.

Nous voyions mal la nature ; cela n'est pas un paradoxe. Nous l'entrevoyions opaque et lourde, à travers les tableaux de musée, c'est-à-dire à travers les couleurs ternies, noircies, saurées, les fuligineuses poussières, les vernis encrassés, toutes ces croûtes adventices, accumulées sur les chefs-d'œuvres vénérables par la vigilance des administrations et l'ironie des siècles. Aussi devant cet art tout neuf, qui nous restituait la nature dans son rêve intégral de lumière, avons-nous éprouvé des malaises, presque du vertige, comme l'homme, longtemps enfermé dans la nuit d'une cave, qui se retrouve, tout d'un coup, dans l'espace, au soleil. Puis nos yeux s'habituent, peu à peu, au choc de cette clarté lustrale, nous nous sommes étonnés d'être restés si

avant eux, aucun artiste européen. Si l'on compare les raccords de ton d'un peintre aux phrases d'un écrivain, les tableaux aux livres, on peut affirmer que nul n'exprime autant d'idées, avec une plus abondante richesse de vocables, que Camille Pissarro, que nul n'analysa avec plus de détails, le caractère des choses. Et la puissance de son art est telle, l'équilibre en est si harmonieusement combiné, que, de cette minutieuse analyse, de ces innombrables détails, juxtaposés et fondus l'un dans l'autre, il ne reste pour l'étonnement de l'esprit, qu'une synthèse : c'est-à-dire la forme la plus haute et la plus parfaite de l'œuvre d'art. Car il faut le répéter, le fait particulier, l'accident, l'individu n'occupent, dans les compositions de Camille Pissarro, que la place stricte qu'ils doivent occuper, dans les ensembles largement embrassés. L'œil de l'artiste, comme la pensée du penseur, découvre les grands aspects des choses, les totalités. Même quand il peint des figures, des scènes de la vie agreste, l'homme est toujours en perspective dans la vaste harmonie tellurique. Pour nous décrire le drame de la terre, et pour nous émouvoir, Pissarro n'a pas besoin d'employer les gestes violents, les arabesques compliquées, les embranchements sinistres sur des ciels d'orage... Un coteau, sous une silhouette, sous un ciel, avec un nuage qui vagabonde, et cela suffit .. Un verger, avec ses pommiers alignés, et sa maison de brique, dans le fond, et des femmes courbées qui ramassent, sous les pommiers, les pommes qui tombent... Et la vie s'évoque aussitôt, le rêve se lève, plane, et cela qui est si simple, pourtant, si familier à nos regards, se transforme en idéale vision, s'amplifie, se hausse, jusqu'à la réalisation de la grande poésie décorative...

C'est que la nature, pour qui sait la voir, la comprendre et l'aimer, comme la vit, la comprit

longtemps aveugles à cet enchantement, et de n'avoir pas compris, plutôt, cette domination souveraine des couleurs et des formes par la lumière.

Il ne faut pas nous payer de mots. Nous admirons les œuvres anciennes, mais l'émotion qu'elles nous procurent, n'a plus guère qu'une valeur de respect chronologique, nos exigences sont devenues autres et plus compliquées. A mesure que se révèlent les phénomènes de la vie, inconnus des vieux ancêtres, à mesure que le génie de l'homme multiplie les progrès techniques, et met aux mains de l'ouvrier de plus puissants, de plus précis instruments de travail, nous demandons aux artistes plus que ce que le passé leur a légué.

Et tout près de nous !...

Combien Rousseau qui fut, en son temps, un révolutionnaire, nous paraît morne et si lointain déjà !.. Et combien différents de ces épais crépinages où l'aile des oiseaux s'enlise, les ciels de Pissarro, ces ciels frissonnants, où les ondes lumineuses vibrent véritablement, où toutes les voix de l'air se repercutent à l'infini !... Et cette terre, rose dans la verdure poudroyante, cette terre qui vit, qui respire, dont on compte les pulsations, où, sous la lumière qui la baigne, sous l'ombre — lumière atténuée dont elle se rafraîchit — se voient, se sentent, s'entendent, les organes de vie, l'ossature formidable, la vascularité qui charrie les sèves bouillantes et les énergies de l'universelle amour !...

Oui, je le sais bien... On a dit de Camille Pissarro, comme de Claude Monet, qu'ils ne rendaient que les aspects sommaires de la nature... Le reproche est plaisant qui s'adresse aux hommes, lesquels, précisément, ont poussé le plus loin, la recherche de l'expression, non-seulement dans le domaine du visible, mais dans le domaine de l'impalpable, ce que n'avait fait,

et l'aima, le grand Pissarro, est une étrange magicienne, une perpétuelle créatrice de rêve, une infatigable renouveleuse d'idéal... Tout est en elle, car elle est la Beauté, en dehors de quoi nous ne pouvons rien concevoir, la source intarie, où nous pouvons puiser, à pleine âme, toutes les émotions... et tous les miracles...

Et, devant cette œuvre, au milieu de cette œuvre, que je contemple avidement, se ravive avec plus de force que jamais, la poignante douleur d'avoir perdu ce grand ami qui la créa... Puis, peu à peu, à la douleur, succède comme une douceur, comme une joie presque, de le retrouver, parmi nous, si immortellement vivant.

Octave MIRBEAU.

CATALOGUE

TABLEAUX

1864

1. Paysage à la Varenne-Saint-Hilaire,
à M. Vollard.

1865

2. La Cavalcade à dos d'âne, la Roche-Guyon,
à M. Faure.

1866

3. Paysage à la Roche-Guyon,
à M. May.

1869

4. Les Jardins de l'Ermitage; Pontoise,
à M^lle^ Isaacson.

5. L'Ecluse; Pontoise,
à M. Faure.

1870

6. La Diligence,
à M. Moreau-Nélaton.

7. Paysage, environs de Louveciennes,
à M. H. Rouart.

8. La route de Saint-Germain à Louveciennes,
à M. H. Rouart.

9. Les Châtaigniers ; Louveciennes,
à M. Durand-Ruel.

10. Environs de Louveciennes,
à M. H. Rouart.

1871

11. La Seine à Port-Marly,
à M. Stumpf.

12. Effet de neige ; Old Molden
à M. Faure.

13. Louveciennes,
à M. G. Caillebotte.

14. Environs de Londres,
à MM. Bernheim jeune.

15. Vue de Sydenham,
à M. Durand-Ruel.

1872

16. Paysage d'hiver, près Pontoise,
à M. Donop de Monchy.

17. Environs de Louveciennes,
à M. May.

18. Environs de Pontoise ; la route d'Ennery,
à M. Gallimard.

19. Vue de Pontoise,
à Mme B. Halphen.

1873

20. Jardins à Pontoise,
à M. Rosenberg.

21. La Cardeuse,
à M. Faure.

22. Terrains labourés ; environs d'Osny,
à M. Degas.

23. Pontoise ; le Train de bois,
à M. Faure.

24. Gelée blanche, à M. Faure.

25. La Moisson, à M. Faure.

26. Les tas de foin,
à M. Fasquelle.

1874

27. Femme gardant une vache,
à M. Faure.

28. La Neige à Pontoise,
à M. Faure.

29. Les Jardins de l'Ermitage Pontoise ;
à M. Faure.

30. La Neige à l'Ermitage; Pontoise
à M. Faure.

31. La Route d'Ennery; Pontoise
à M. Faure.

32. Paysage avec rochers,
à M. G. Caillebotte.

1875

33. Le Travail aux champs,
à M. Faure.

34. Jardins de l'Ermitage ; Pontoise,
à Miss Cassatt.

35. Effet de neige ; l'Etang de Montfoucault,
à M. Rosenberg.

36. La Bergère,
à M. Faure.

1876

37. L'Automne ; l'Etang de Montfoucault,
à M. Rosenberg.

38. Pontoise,
à M. Faure.

39. La Mère Gaspard ; Pontoise,
au Dr Viau.

40. Le Labour,
à M. G. Caillebotte.

1877

41. Le Jardin de la Ville à Pontoise,
à Mme Vve Pissarro.

42. La Côte des Bœufs à l'Ermitage ; Pontoise,
à Mme Vve Pissarro.

43. Vallée en été,
à M. G. Caillebotte.

44. L'Arc-en-Ciel,
à M. Faure.

45. La Basse-cour,
au Dr Viau.

46. L'Oise, près Pontoise ; le tournant de Vauréal, à M. Hocquard.

47. Route d'Ennery à Pontoise,
à M. Hocquard.

1878

48. La Sente du Chou ; Pontoise
à Mme Vve Pissarro.

49. Le Val Hermet, près Pontoise,
à M. Donop de Monchy.

50. La Lessive,
à M. Montaignac.

51. L'Engrais,
à M. Faure.

52. Gelée blanche ; environs de Pontoise,
au Dr Viau.

53. Bord de l'eau ; Pontoise,
à M. Personnaz.

54. Paysage près Pontoise,
à M. Durand-Ruel.

1879

55. Paysanne et sa chèvre; route d'Ennery,
à Miss Cassatt.

56. La Blanchisseuse,
à M. Faure.

57. L'Ermitage; Pontoise,
à Mme Bénard.

58. Le père Melon,
à Mme Vve Pissarro.

1880

59. La Cueillette des pois,
à M. Gérin.

60. Une rue à Anvers,
à M. A. Dureau.

61. Le Val Hermet, près Pontoise,
à M. Durand-Ruel.

1881

62. Les Coteaux de l'Ermitage,
à M. Foinard.

63. Le Berger,
à M. Sauphar.

64. Portrait de Félix Pissarro,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

65. Paysanne sur une route,
à M. Durand-Ruel.

66. Le Repos,
au D^r^ Lafon.

67. Paysanne assise,
à M. A. Aude.

1882

68, Les Carrières du Chou ; Pontoise,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

69. Les Jardins de l'Ermitage ; Pontoise,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

70. Effet de neige à Montfoucault,
à M. Durand-Ruel.

71. Lisière de bois à Auvers-sur-Oise,
au D^r^ Lafon.

72. Paysannes couchées,
à M. A. Dureau.

1883

73. Environs de Pontoise ; Osny,
à M. Blot.

74. L'Ile Lacroix ; Rouen,
à M. Cognacq.

75. Le Pont de pierre ; Rouen,
à M. Durand-Ruel.

76. La Côte Sainte-Catherine ; Rouen,
à M. Cotinaud.

1884

77. Les bords de l'Epte ; Eragny,
à MM. Bernheim jeune.

104. Le Boulevard Montmartre ; temps de pluie,
à M Cotinaud.

105. Le Boulevard Montmartre ; brouillard,
à M. A. Aude.

1898

106. Pommiers en fleurs,
à M. Pra.

107. Les Rames,
à M. Cahen.

108. Novembre ; Eragny,
à Mme Vve Pissarro.

109. Avenue de l'Opéra ; effet de neige,
à M. Durand-Ruel.

110. La Rue Saint-Honoré,
à M. Lebeau.

111. Le Cours-la-Reine à Rouen,
à M. A Dureau.

1899

112. Le Jardin des Tuileries ; Hiver,
à MM. Bernheim jeune.

113. La Sieste,
à M. Durand-Ruel.

114. Le Jardin des Tuileries ; effet de neige,
à M. Brault.

115. Le Carrousel ; soleil d'après-midi,
à M. A. Aude.

1900

116. Nature morte,
à M. Lebeau.

117. Les Tuileries ; brouillard,
à M. F. Gérard.

1901

118. Le Marché et l'Eglise St-Jacques ; Dieppe,
à M. Payen.

119. Le Louvre ; effet de brume,
à MM. Bernheim jeune.

1902

120. Roses,
à M. O. Sainsère.

121. Femme portant des seaux,
à M. Pra.

122. Vue de Dieppe ; le bassin Duquesne,
à M. Payen.

123. Le Bassin Duquesne à Dieppe, marée basse,
à M. Personnaz.

124. Vieille paysanne raccommodant des hardes,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

125 Le Pont-Neuf,
à MM. Bernheim jeune.

126. L'avant-port de Dieppe,
à M. Van der Velde.

127. L'avant-port de Dieppe,
à M. Cahen.

128. Vieille paysanne assise ; Moret,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

129. L'Abreuvoir à Moret,
à M. Stumpf.

1903

130. Portrait de C. Pissarro,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

131. Le Havre ; l'anse des Pilotes,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

132. Le Havre ; l'avant-port,
à M. Van der Velde.

GOUACHES ET DESSINS

1878

133. L'Abreuvoir de Montfoucault,
Eventail. — Gouache.
à M. Charpentier.

1879

134. Chaumières à Auvers-sur-Oise. — Pastel,
au Dr Viau.

1880

135. Croquis de Paysannes. — Pastel,
à Mme Vve Pissarro.

136. Femme à la Marmotte. — Pastel,
à Mme Vve Pissarro.

137. Le Bûcheron. — Gouache,
à M. May.

138. Paysage. — Pastel,
à M. Durand-Ruel.

1881

139. Laveuse. — Gouache,
à M. Pontremoli.

140. Laveuse. — Gouache,
à M. Baudin.

141. Au bord de l'eau. — Gouache,
à M. A. Dureau.

142. Le Retour des champs,
à M. A. Dureau.

143. Femme étendue sur le gazon,
à M. Durand-Ruel

1882

144. Ramasseuse d'herbe. — Gouache,
à M. A. Aude.

1883

145. La Récolte, éventail. — Gouache,
à Miss Cassatt.

146. Les Travaux des champs. — Gouache,
à Miss Cassatt.

147. La Fenaison, éventail. — Gouache,
à M. G. Caillebotte.

148. Gardeuses de vaches. — Gouache,
à M. A. Dureau.

149. Paysanne tricotant,
à M. Cotinaud.

150. Sarcleuses,
au Dr Lafon.

1885

151. L'Arc-en-ciel, éventail. — Gouache,
à M. le Dr Paulin.

152. Le Berger, éventail. — Gouache,
à M. le Dr Paulin.

153. La Femme à la gerbe. — Pastel,
à M. Félix Fénéon.

154. La Gardeuse de vaches,
à M. Durand-Ruel.

155. Ramasseuses de pommes de terre. — Gouache, à M. Durand-Ruel.

156. Le Port de Rouen, éventail,
à M. A. Aude.

157. Le Marché de Gisors. — Détrempe,
à M. Claude Monet.

1886

158. La Gardeuse d'Oies. — Gouache,
à M. A. Dureau.

1887

159. Le Marché de Pontoise. — Gouache,
à M. Durand-Ruel.

160. La Moisson. — Gouache,
à M. Lebeau.

1888

161. Femme se coiffant. — Gouache,
à M. A. Dureau.

1890

162. Les Canards, éventail. — Gouache,
à M. Blot.

163. Effet de neige, éventail. — Gouache,
à M. A. Aude.

164. Effet du matin, éventail. — Gouache,
à M. A. Aude.

165. La Mare aux canards. — Gouache,
à M. Durand-Ruel.

166. Gardeuse de moutons. — Détrempe,
à M. Lebeau.

1891

167. Femme plantant des rames. — Dessin,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

168. Femme plantant des rames. — Dessin,
à M^me^ V^ve^ Pissarro.

1893

169. Paysanne. — Gouache,
à M. Durand-Ruel.

170. Baigneuses. — Gouache,
à M. Blot.

171. Baigneuses. — Gouache,
à M. Pra.

172. Le Marché; Dieppe. — Gouache,
à M. Personnaz.

173. Baigneuses. — Gouache,
à MM. Bernheim jeune.

174. Les Amoureux,
à MM. Bernheim jeune.

GRAVURES SUR BOIS — EAUX-FORTES

175. Le Labour — le Semeur — Femme bêchant. Dessins originaux de Camille Pissarro, gravés sur bois et imprimés en camaïeu par Lucien Pissarro pour la « Série Camille Pissarro ».

176. La Sente des Pouilleux, 1882. — Eau-forte

177. Rue Damiette, à Rouen, 1885. — Eau-forte.

178. Le Marché, 1891. — Eau-forte.

Les illustrations ont été dessinées par C. Pissaro et gravées sur bois par Lucien Pissaro.

TRÈVE
Imprimeur
6, rue Favart, PARIS